

LES ETRENNES DE SUZETTE.

Suzanne Stainville était fort peu connue sous ce nom, qui lui appartenait cependant légitimement de par l'état civil.

Pour son père et ses amis, elle était Suzette. Pour tout le pays elle était "la Petite fée". A plusieurs lieues à la ronde, on ne l'appelait pas autrement.

Ce gracieux surnom avait une double origine.

D'abord, Suzette possédait une habileté merveilleuse pour tous les travaux à la main. Elle brodait à ravir. Ses plumetis et ses festons étaient de véritables chefs d'œuvre, dignes des temps où la grande broderie florissait en France. Mais elle excellait surtout dans la confection des dentelles.

Rien n'était charmant comme de voir la mignonne enfant, son carreau sur les genoux, maniant ses fuseaux avec une prestesse vertigineuse; de ses doigts agiles sortaient des ouvrages rivaux des points d'Angleterre et que n'auraient pas reniés les dentellières du seizième siècle.

C'était un honneur recherché par les paysannes riches des environs que de porter à leur bonnet de fête une "mignonnette" ou une "guense" du travail de la Petite fée.

Elle n'était pas orgueilleuse, pourtant, et ne travaillait qu'à sa volonté. Son père, vétérinaire estimé, avait une maison très-modeste, mais suffisant à leurs goûts simples. Ils auraient été parfaitement heureux s'ils avaient été égoïstes. Mais Suzette ne l'était pas et se trouvait insuffisamment riche pour les autres.

La nature avait été prodigue pour elle. Elle lui avait donné une taille fine et pleine d'élegance, des traits charmants, de beaux yeux bleus bien doux sous de beaux cheveux bien noirs, ce qui rendait sa physionomie très-piquante. Elle lui avait donné aussi un cœur d'or.

Inspirée par lui, Suzette consacrait tout son temps, tous ses efforts, toute son habileté à faire autour d'elle tout le bien qu'elle pouvait.

Le coin d'Auvergne où elle vivait est fort pauvre. La terre y est sévère à ceux qui la cultivent. On y récolte plus de châtaignes que de blé. Viennent une mauvaise année, et la misère entre bien vite dans les vieilles masures aux toits de chaume.

C'est à soulager ces infortunes que Suzette à peine sortie de l'enfance s'était juré de consacrer tous ses efforts.

Orpheline de bonne heure, aussitôt qu'elle avait fini le ménage de la maison paternelle, aidée d'une vieille paysanne, amie plutôt que servante, elle se mettait au travail, et fuseaux et aiguilles prenaient leur train.

Puis, tous les samedis, elle s'en allait à la ville, et sans vergogne vendait ses ouvrages. Il fallait voir quelle appât elle mettait à discuter les prix pour arriver à se faire payer le plus cher possible! Jamais le commerçant le plus retors n'employa plus de ruses et de diplomatie dans ses marchandages.

Elle triomphait d'ordinaire; ou n'avait pas le courage de résister à toutes les gentilles petites mimes qu'elle avait si bien faites, la fût-elle aussi adroite à cet exercice qu'elle l'était à démanteler ses fuseaux.

D'ailleurs, tout le monde connaissait l'emploi qu'elle ferait de l'argent: il irait grossir le trésor secret de ses charités.

Et la Petite fée s'en revenait victorieuse et ravie, comptant tout le long de la route les pièces blanches, parfois même les jaquets, qu'elle rapportait, et espérant de quel acheter un pot-au-feu pour Gervaise la paralytique, un outon chaud à la petite Nicole, une bêche à Gros-Claude qui avait cassé la sienne, une bonne veste à Jean-Louis qu'elle avait rencontré en manches de chemise, faite de menzes, bien qu'il gelât à pierres fendre.

A son retour, la distribution commençait.

De là était venu à Suzette, qui doublait sa charité par la grâce de ses surprises opportunes et ingénieuses, ce surnom de Petite fée, mérité par son cœur encore plus que par ses doigts.

II

Or, voyez à quel viennent les choses! Un jour, Suzette, en l'honneur de sa fête, par extraordinaire, fut la fantaisie de lire un journal de Paris, laissé sur la table par son père. Quelles conséquences eut cette lecture!

L'article politique l'intéressa fort peu. La petite fée n'avait

que des notions très vagues sur les événements de l'Histoire contemporaine. Une étude commerciale lui parut très sotte, puisque'elle ne donnait pas le prix des dentelles. La chronique des modes lui plut davantage: pour être Petite fée, on n'en est pas moins femme. Mais elle poussa soudain un cri de joie en lisant le récit d'une charmante idée venue à quelques dames du monde de réunir des fonds pour donner, à l'occasion du 1er janvier tout proche, des étrennes aux enfants pauvres.

Voilà aussitôt l'esprit de Suzette qui part et se met à battre la campagne! Pourquoi n'en ferait-on pas autant dans leur contrée déshéritée! N'y avait-il pas, là aussi, des enfants pauvres, ignorants jusqu'à dire bonjour des joujoux, et qui croiraient voir le ciel s'ouvrir s'ils recevaient un chariot, un pantin ou un sabre de bois! Et vite, la Petite fée prend un crayon et se met à faire le recensement de ses petits protégés!

23... Elle en trouve 23... Ah!... et Madeleine qu'elle oublie!... 24... Et la petite Catherine!... 25... Et le gros Loulou!... 26!... Et en tout?... Oui, cette fois, sa liste est close!

A présent, la distribution: à celui-ci un fusil, à celle-là un ménage, aux tout petits des bergeries, aux plus grands des topies, des ballons, des trompettes, et pour les filles, pour toutes les filles, des poupées. L'incomparable jouet féminin, qui

donne un avant-goût des joies maternelles!

Mais... mais... l'argent pour tout cela?

Plus que huit jours avant le 1er Janvier!... Tout compte fait, il faudra 80 francs... Et ce n'est pas en huit jours que la Petite fée, si fée soit-elle, peut faire pour 80 francs de broderies et de dentelles... Sa réserve est vide: l'hiver a été si dur!

Bah! l'esprit de Suzette n'est jamais à court d'idées! Elle se fera quêtuse. Elle ira chez les moins pauvres demander pour les plus pauvres... Vingt sous ici, quarante là; telle donnera bien cinquante sous, le maire trois francs, le docteur... oh! le docteur ne peut faire moins que d'allonger un écu!... Total: 80 francs tout janté! Quel bonheur!

Vite, à l'œuvre!... Et voilà Suzette partie pour sa tournée, allant de droite et de gauche, répétant son petit bonjour, et, comme conclusion, tendant au bourgeois sans regarder ce qu'on y met... Elle se vout pas être indigruée; elle verra le total: c'est ce qui lui importe!

Hélas! ce total la navra: elle avait récolté 30 francs 50, juste la moitié de ce qui lui était nécessaire. Il allait donc falloir redoubler tous les cadeaux en supprimant même quelques-uns.

Pauvres petits malheureux! voilà vos étrennes compromises et la Petite fée plongée dans la désolation!

III

Le roulement d'une voiture fit dresser l'oreille à Suzette. Qu'est-ce là? Les voitures sont rares dans les rues du village.

Sans être trop curieuse, Suzette aime assez à savoir ce qui se passe, et surtout qui est ce qui passe.

C'est la voiture de M. Desjober, un gros propriétaire, le plus gros du pays, qui possède la base du domaine de l'Ormeau. Comment! M. Desjober, parti depuis si longtemps, dix ans au moins, et qu'on croyait ne jamais plus revoir, — sans le regretter, d'ailleurs! Car c'est un vilain homme, ce M. Desjober, un enrichi, vaniteux, avare, dur au pauvre monde, la terreur du pays!

—M. Desjober!... Quelle idée!... Si demain — il faut bien lui laisser le temps de rentrer chez lui! — si demain Suzette allait lui demander pour sa bienvenue les quarante francs qui lui manquent!... Qu'est-ce comme conclusion, tendant au bourgeois sans regarder ce qu'on y met... Elle se vout pas être indigruée; elle verra le total: c'est ce qui lui importe!

—Mais qu'il pense Suzette, ce n'est pas après tout un ogre qui mange les petites filles, et peu importent ses grognements s'il donne les 40 francs tant désirés!

Courageusement, la lendemain, la Petite fée se mit en route, ayant fait coquettement

un brin de toilette et préparant son plus beau diazour.

Pourtant, à mesure qu'elle approchait du domaine de l'Ormeau, ses jambes se faisaient faibles et son cœur battait à grands coups, si bien que deux ou trois fois elle fut sur le point de rebrousser chemin. Mais elle songeait alors aux pauvres petits qui seraient si heureux, si heureux! Et, brave comme un soldat qui domine sa peur pour marcher fermement à l'ennemi, Suzette continuait son chemin.

Elle arrive à la porte du jardin, tire une chaîne qui pend, frémisse au son de la cloche qu'elle vient de mettre en branle et attend, les yeux fermés.

Un chien lui répond d'abord par des abois peu encourageants. Puis, un pauvre laud s'avance et la porte s'ouvre devant un grand homme au visage renfrogné, à la barbe hirsute, à parler rude.

—M. Desjober, s'il vous plaît!

—C'est moi, M. Desjober, j'ai poud le rustre sans lui offrir d'entrer; qu'est-ce que vous me voulez!

Faisant un suprême effort, Suzette commence son explication d'une voix toute tremblante, n'osant pas lever les yeux vers le maître du domaine de l'Ormeau:

—Le pays est bien pauvre... Les temps sont bien durs... Pour sa bienvenue, M. Desjober ne pourrait-il pas?... Les étrennes des enfants pauvres... Ces petits malheureux qui n'ont jamais une joie!... 40 francs

suffiraient....

—Où ça! ma belle, interrompit brutalement M. Desjober, c'est à une mendicante, à ce que je vois, que j'ai affaire!... Passez donc votre chemin, courroucée de routes, jeune effrontée!... Une aumône pour les petits pauvres... et encore pour leur acheter des jouets!... Comme si les petits enfants pauvres avaient besoin de s'amuser!... Qu'ils travaillent, corblent!... Non, elle est trop forte, celle-là, des étrennes pour les enfants pauvres! Je sais bien où trait mon argent, si j'étais assez sot pour vous en donner!... A vous acheter une autre toque de velours comme celle que vous portez, ou quelque colifichet de coquette!

—Monsieur, répondit Suzette, rouge d'humiliation et de colère, n'ajoutez pas un mot!... Je mendie, c'est vrai; mais je m'en fais gloire, car je mendie pour les autres... Sachez que je suis la fille de M. Stainville, que tout le monde connaît et honore dans le pays... Je m'en vante, mais non sans vous avoir dit en face, tout grand et riche que vous êtes, que M. Desjober est un malappris et un sans-cœur!

Et, très-digne, Suzette tourna les talons.

IV

Mais, quand elle fut hors de vue, brisée d'émotion, elle s'assit sur le talus du chemin et laissa déborder son pauvre petit cœur bien gros, moins encore de l'af-



front reçu que de l'écho de ses espérances: les enfants pauvres n'auraient pas les étrennes qu'elle avait réservées pour eux!

Elle pleurait tant et tant qu'elle ne s'aperçut pas que, sur la route, venait un jeune homme de bonne mine, vêtu en chasseur, le fusil sur l'épaule, avec un bal espagnol qui gambadait joyeusement autour de lui.

Lui, il avait vu Suzette. Arrivé devant elle, il s'arrêta: —Vous paraissiez fort en peine, mademoiselle, dit-il d'une voix douce en se décollant; si je puis vous être utile, veuillez disposer de moi.

Suzette leva les yeux et se sentit subitement réconfortée. La jeunesse a confiance dans la jeunesse. Et celui qui parlait avait l'air si loyal, si franc, que, sans même se demander qui était ce passant, elle n'hésita pas à lui confier sa déception et son chagrin.

—Remettez-vous, je vous en prie, dit le jeune homme... Vous ne me connaissez pas, mademoiselle, car j'ai quitté le pays tout enfant... Je me nomme Raoul Desjober... Mon père a, en effet, parfois des formes brusques; mais je sais qu'un fond il est très bon... Sans doute il n'aura pas compris, et je suis sûr d'entrer dans ses vues en vous remettant une petite offrande pour contribuer à votre œuvre d'une charité si touchante.

Et il tira de son portefeuille un papier qu'il déposa respectueusement sur les genoux de Suzette; puis, il s'éloigna avant même qu'elle l'eût remercié.

Alors, elle déplia le papier. C'était un billet de cent francs!

Cent francs! Quelle fortune! Suzette bondit sur la route et regagna le village en sautant comme un chevreau, en gaité chantant, au milieu de la froidure, comme une fuyette au printemps!

Quelles étrennes allaient avoir les petits enfants!

V

Peu après, M. Desjober père mourut d'un chaud et froid qu'il prit pour être mis trop en colère, par un temps général, contre les bûcherons travaillant dans ses bois.

Raoul devint dans le pays comme un petit seigneur, aussi affable que son père était rude, aussi doux qu'il était brusque, aussi généreux qu'il était laidre.

Suzette n'avait plus à recourir à personne pour ses pauvres. Raoul lui apportait, chaque fois qu'il était besoin, sa bourse grande ouverte. Même, il avait quelque part une parente, dont on ne se souvient jamais le nom, qui sans doute aimait fort les broderies et les dentelles, car il achetait pour elle, disait-il, toutes celles qui sortaient des doigts de la Petite fée.

Il venait souvent — très-souvent — chez M. Stainville. Suzette ne semblait pas s'en plaindre. Elle rougissait même très fort et paraissait toute joyeuse quand il arrivait.

Les visites de Raoul se multiplièrent surtout dans les derniers jours de l'année qui vient de finir; il est vrai qu'il avait fort à faire avec Suzette pour préparer la seconde distribution des étrennes des enfants pauvres.

Mais, le 31 décembre, il resta longtemps enfermé avec M. Stainville dans son cabinet; et lorsqu'ils en sortirent Raoul dit à Suzette:

—Me permettez-vous, mademoiselle, de vous offrir, à l'occasion du Jour de l'An, votre bague que votre père m'autorise à vous donner?

—Si tu le veux, Suzette, fit à son tour M. Stainville, ce sera la bague de fiançailles!

Suzette rougit, pâlit, et se jeta dans les bras de son père. Mais en même temps elle tendit la main à Raoul pour qu'il passât la bague à son doigt. Et c'est ainsi que la Petite fée, pour avoir donné des cadeaux aux enfants pauvres, fut aussi aux étrennes.

ARRIVÉE DU PEINTRE ROCHES.

New York, 31 décembre.—Alexandre Roche, le peintre en portrait qui, en l'annoncé, vient dans ce pays-ci pour faire le portrait de Mme Andrew Carnegie, est arrivé.

M. Roche est membre de l'Académie Royale Ecossaise. Plusieurs de ses peintures ont obtenu des médailles au salon de Paris et à d'autres expositions. L'une d'elles, "Peggy", a été achetée par la galerie permanente de Pittsburg en 1898. Une autre, "The Window Seat", a gagné une médaille en 1899.

AVIS IMPORTANT.

M. L. & T. R. & S. S. Co. (Southern side). Horaires des trains de voyageurs partant de dimanche à janvier 1903.

Les trains arrivent à la gare (UNION STATION), avenue Howard l'emport aux heures suivantes:

Départ.	Arrivée.
No 5, 7:05 a. m., N.	No 6, 8:00 p. m.
No 4, 8:00 a. m., N.	No 7, 9:00 p. m.
No 9, 11:55 a. m., N.	No 10, 6:45 p. m.
Summit Limited.	Summit Limited.
No 3, 4:55 p. m., N.O.	No 11, 11:30 a. m., N.
No 8, Lafayette Local.	No 12, Lafayette Local.
No 7, 9:00 p. m., N.	No 8, 6:50 a. m., N.
Side Coast Express.	Side Coast Express.
	J. S. DECKER, Jr.
	A. G. P. & T.
	W. H. MASTERS, Traffic Manager.
	31 446—au 4 Janv 1903